

Les renégat.es

- Vas-y gare toi derrière le 4x4!

Il pleut des cordes, comme depuis le début du mois de novembre.

Sur les conseils de B je me gare derrière une grosse bagnole noire stationnée sur le parking devant la mairie de St Germain la Rivière. C'est là que nous avons rendez-vous avec M.

-T'as une nouvelle bagnole ou quoi? C'est quoi ce 4x4?

B s'approche de M qui sort de cette nouvelle voiture jamais vue avant. M pointe B du doigt.

-Eh tu vas pas commencer à casser les couilles hein! sinon je me barre direct...C'est pas un 4x4 ...

C'est mon fils qui m'a fait acheter cette caisse. Je sais pas comment la fermer, y'a pas de clé, elle se gare toute seule et en plus elle me parle.

Je fais remarquer à B le nom de cette voiture qui nous regarde avec des phares jaunes et perçants.

Renégate.

-Eh mais si on monte dans ta caisse neuve avec nos bottes on va te la pourrir par contre.

-Allez dépêchez-vous, on va pas moisir sur ce parking.

On fourre nos sacs à dos et nos pompes dans le coffre de la renégate. Je vérifie que j'ai bien mes deux lampes frontales. OK. J'ai un trou dans le bide qui s'agrandit de jour en jour depuis qu'on a appelé M pour lui demander de nous emmener visiter la champignonnière abandonnée dont il nous avait parlé, et qu'il a dit oui. On va retourner sous terre. Faut-il dire aux autres que j'ai la trouille? Ça va changer quoi? Pulvériser la malchance? Contaminer mes camarades? Soulager leurs propres peurs? Finalement je demande simplement si toute cette flotte qui est tombée ne risque pas d'avoir fragilisé le sous-sol. La renégate démarre et nous emmène un peu plus loin en dehors du village. On se gare au bord d'une vigne. Nous redevons furtives.

-On va pas traîner. Vite descendre, qu'on ne nous repère pas.

-Eh les phares de ta nouvelles voitures sont restés allumés...

-C'est normal, ils se coupent tout seul au bout d'une minute.

On avance un peu. M se retourne pour vérifier.

-Merde, ça marche pas. Bon euh je vais voir si y'a pas un bouton pour les phares quand même, c'est pas discret. Il repart vers sa voiture. On attend avec B aux abords d'une maison qui a l'air vide. Il se remet à pleuvoir. Il y a une entrée de carrière au fond du jardin. Et dans la haie un grand pommier plein de fruits qui jonchent le sol. On se met à glaner des pommes.

-Ça tombe bien j'ai pas eu le temps de déjeuner ce matin, dit B.

M. revient. Quand il nous voit entrain de manger des pommes ça lui fait penser qu'il avait acheté des chocolaines pour nous 3.

-Je les ai oubliées à la bagnole...j'y retourne.

-Non mais c'est pas vrai on va jamais y arriver. Mais qu'est-ce qu'il a?! Il est tout speed? Tu crois que ça craint où on va, me demande B. Je réponds pas. Je me dis que si je n'avais pas rencontrée B il y a presque 20 ans maintenant la vie n'aurait pas été la même. Nos vies se sont enchevêtrées. Ce qu'elle est, ce qu'elle pense, ce que nous nous disons depuis toutes ces années que nous nous côtoyons me contamine... dans un sens positif du terme. M revient avec le sachet de chocolaines qui prend la pluie. Ça va faire bientôt un an que nous sommes descendues avec lui la première fois sous terre. Il y a à peu près un an nous avons vu en vrai pour la première fois de notre vie un dessin de carrier sur les parois blanches d'une carrière souterraine. C'était à Tauriac. Le dessin était daté de 1864. C'est un fabuleux trois-mâts qui fend les flots vers le Mexique. Nous avons embarqué sur cet océan sous-cape. Les eaux souterraines sont tumultueuses.

On marche un peu, on parle doucement, et d'un coup sur le bord de la route on aperçoit l'entrée en contre-bas. On se faufile sous les branches enchevêtrées d'un figuier et on disparaît dans l'obscurité.

-Venez, dit M.

On trace vers plus profond.

-Attendez, éteignez vos lampes.

-Qu'est-ce qu'il y a?

-Je voudrais vous montrer quelque chose.

Sa joie des profondeurs est revenu dans la voix de M.

-Venez par ici...avance encore un peu. Oui...Vous chauffez...

-Aïe!

B m'écrase le pied dans le noir.

- Voilà vous pouvez allumer vos lampes!

Devant nous sur la paroi blanche un grand dessin de carrier. On le connaît ce dessin, on l'a déjà vu en photo. C'est celui où il y a toute la collection des outils des carriers. Le pic, le gaffotte, le taillant, la lampe, la scie... le carrier lui même s'est dessiné...

Une étrange émotion me cueille. Je suis familière de ce dessin. De ce carrier...Je le salue intérieurement. Je me sens familière de ce sous-sol. Ma peur se dissipe un peu. M nous tend le fil d'Ariane. Une grosse bobine de 500 mètres de fil enroulé sur une navette en bois.

-Alors qui d'entre vous deux veut apprivoiser Ariane?

On l'amarre à un bloc de pierre détaché qui traîne au milieu de la galerie. Je fais un noeud et j'entoure la pierre de plusieurs tours de fil. B est motivée pour gérer la bobine. Elle avance et le filament de notre recherche mycorizienne commence à se dérouler.

- Quand on rentre ici le matin en général on n'en ressort qu'à 17h..il y a plusieurs niveaux, c'est immense, j'ai jamais réussi à en faire le tour. M regarde sa montre. Il est 8h37.

Pour accéder à la zone à champignon il faut d'abord ramper à travers deux grosses buses

cylindriques sur quelques mètres. M passe devant. Je le suis, comme aspirée par un vortex.

-Merde mon appareil photo...Bordel... c'est pas facile à dérouler ce fil. B galère pour ramper avec Ariane dans une main, son appareil dans l'autre. Nous sommes trois vers de terre en quête des ruines d'une usine souterraine.

-Vas-y passe moi la bobine.

Nous avançons vite pour atteindre la zone. Pas le temps de prendre des repères. Je déroule le fil d'Ariane à toute vitesse. Ça me prend mes deux mains et une partie de mon attention.

-J'espère que c'est plus solide qu'un mycellium de champignon, ce filament de chanvre...il y a des endroits où les arrêtes des piliers sont aigues...

M et B passent devant. Le sol semble fragilisé. A un endroit il y a même une clape qui se dessine dans le plancher de la galerie. Un léger renforcement d'une surface d'environ 4m de diamètre enfoncée de 20 cm, comme prête à céder vers l'étage du dessous.

-Oh putain mais ça peut tomber tu crois?

-Bon on va pas traîner ici. Longez bien le pilier.

D'un coup tout est bleu.

-Ça commence ici, la champignonnière...

-C'est quoi ce bleu?

-Ça ne pourrait pas être un genre de sulfate de cuivre comme on pulvérise sur les vignes?

-Ben...c'est à dire que le sulfate de cuivre c'est...un fongicide!

-On est arrivé au monde des Schtroumpfs!

-Tu passes devant Grand Schtroumpf?

On se marre avec B. M nous fait signe qu'il va nous trancher la carotide.

Nous entrons dans la zone champignon. En guise d'introduction des énormes tas de paniers rectangulaires défoncés en plastique orange, vert et bleu. Les accumulations de ces paniers colorés apparaissent éclairés par les faisceaux de nos lampes dans les alvéoles entre les piliers. Comme des sculptures.

-t'imagines si y'avait autant de gens qui travaillait là que de panier?!!! C'est énorme...

-Allez-y vous pouvez en prendre un...

Devant nous une usine souterraine. Gigantesque. Je suis frappée par la vision. Des centaines de mètres de boyaux portant les traces d'une activité humaine qui semble s'être arrêtée du jour au lendemain. Des sanitaires. Les douches alignées. Les vestiaires. Des casiers pour ranger les affaires des ouvriers et ouvrières. Pleins de bottes pour des petits pieds. On pourrait croire des pieds de femmes. Cette fois-ci j'arrive au bout des 500 mètres de fil. On entre dans la cafétéria. Des dizaines de bouteilles de cacolac éparpillées par terre. 3 frigos. Dans un des frigo une bouteille de bière pleine pétrifiée de solitude.

M sort de son sac à dos la poche en papier grasse et mouillée qui contient les 3 chocolaines.

-Vous n'avez pas faim?

Toute cette moisissures et ces bouts d'histoires en décomposition, on ne peut pas dire que ça ouvre l'appétit. On fait la pause de 10 heure. La chocolaine a un goût différent qu'à la surface. Dans le bureau du directeur des facturiers et des fiches de paies jonchent le sol sous la table en formica. M exhume un calendrier de l'année 1995.

- Ça colle avec l'année de fermeture de l'usine de St André! analyse l'inspecteur B.

Plus loin une pièce vitrée comme ces bureaux d'usines qui permettaient aux contre-maîtres de garder un oeil sur les travailleurs. Des immenses chambres bétonnées avec des restes de radiateurs, des souffleries, des km de tuyaux rouillés. J'enroule maintenant le fil d'Ariane, qui raccroche nos pas à la promesse d'une issue. Les champignons m'envahissent. Où suis-je? Dans un rituel chamanique du cubzaguais? Dans le cercle des amitiés champignonnesques? Nous avançons dans les ruines de cette petite société industrielle de production de champignon et du mycellium de nos pensée entremêlées jaillissent soudain les matsutakés.

-Les quoi?

-Les matsutakés, répète B. Ce sont les champignons les plus recherchés au monde! Les plus chers. Ce qui est fou c'est que ces champignons ne poussent pas dans des jolies forêts non, ils poussent dans des zones dévastées par des déchets toxiques, par des incendies, ils poussent dans les ruines du capitalisme.

-Ouais je vois ce que tu veux dire...

-Moi pas, dit M. Ça va trop vite dans vos têtes...

-Mais si tu vois... ce que B veut dire c'est que dans les ruines peuvent naître des connexions précieuses.

-Attention! s'écrit B.

Je me colle contre un pilier pour éviter l'effondrement.

-Non, c'est juste que tu t'emmêles les pieds avec ton fil.

-Ah merci...

B me prend en photo avec la bobine d'Ariane devant une inscription faite au noir de fumée de lampe à carbure sur la paroi. Et ta soeur Jeannot elle baise? Nous repassons à côté de la clape. M avance à taton. Je pense à Antoine, 92 ans, qui nous a raconté son histoire avec les champignonnières souterraines. Un jour lui est passé devant, en tracteur. Et après lui son beau-père et un ouvrier. Une clape est tombée. Les deux hommes sont morts dans l'éboulement juste derrière lui. C'était à Tauriac en 1968. Il a arrêté les champignons. Dans ma poche je serre la boîte d'allumette que j'ai emmené avec moi pour cette expérience mycorizienne. A moins que ce ne soit une boîte d'amulettes. Au moment de ressortir vers la lumière du jour je ressens subitement la possibilité de faire émerger à la

surface de nos sous-sols mêlés une histoire qui nous rassemble, un enchevêtrement symbiotique où l'interaction est primordiale. Nous considérer B, M et moi comme des entités autonomes n'a plus tellement de sens. Je les regarde tous les deux marcher devant moi, le long de la vigne en direction de la renégate avec leur panier de champignoniste piqué dans les amoncellements souterrains de l'usine. On dirait des champignons.

-Ça fait du bien de respirer! dit M.

Peut-être que ce qui explique notre fascination pour les champignons, c'est cette faculté qu'ils ont de vivre caché pour subitement jaillir de l'ombre à la lumière.